

En ce qui concerne l'esthéticien A..., la chose est simple. Ce personnage n'est qu'une description à la fois réaliste et poétique de Kierkegaard lui-même, tel qu'il était dans les années les plus mélancoliques de sa jeunesse, notamment de 1836 à 1839 environ, c'est-à-dire de sa vingt-troisième à sa vingt-sixième année. Pour le prouver, il suffit d'analyser l'esthéticien A... et de le comparer avec le journal de Kierkegaard dans ces mêmes années et avec tout ce qu'on sait de lui par ailleurs. Par exemple, presque tous les Diapsalmata sont des notes très personnelles, extraites du journal, surtout de la période 1836-39. Le journal du frère de Kierkegaard, écrit dans les mêmes années et qui existe en manuscrit, montre en outre que ce que Søren a écrit dans son journal, il avait raison de l'écrire. Nous donnons un exemple de ce genre de recherche de la réalité perdue.

Écoutez ce Diapsalma, si curieux, en apparence :

« Je n'ai le cœur à rien. Je n'ai pas le cœur de monter à cheval, le mouvement est trop violent; je n'ai pas le cœur de marcher, c'est trop fatigant; ni de me coucher, car, ou je dois rester couché et je n'en ai pas le cœur, ou je dois me lever à nouveau et je n'ai pas davantage le cœur de le faire. Summa summarum : je n'ai le cœur à rien. » Ce Diapsalma remonte à une note de l'été 1837, ainsi conçue : « Je n'ai le cœur à rien, je n'ai pas le cœur de marcher — cela fatigue; je n'ai pas le cœur de me coucher, car ou bien je resterais longtemps étendu et je n'en ai pas le cœur, ou bien je me relèverais tout de suite, et je n'ai pas davantage le cœur de le faire; je n'ai pas le cœur de monter à cheval — c'est un exercice trop violent pour mon apathie; j'ai le cœur seulement d'aller en voiture, et, commodément, régulièrement bercé, de laisser une quantité d'objets glisser devant mes yeux, de m'arrêter à chaque beau site rien que pour sentir ma langueur... Bref, je n'ai pas le cœur non plus d'écrire ce que j'ai écrit, et je n'ai pas davantage le cœur de l'effacer. »

Georges Brandès avait déjà relevé la correspondance entre le Diapsalma que nous avons lu tout à l'heure et ce passage du journal. Mais nous pouvons aujourd'hui faire un pas de plus et, dans une certaine mesure, contrôler l'exactitude de ce dernier par rapport aux faits. Le frère aîné de Kierkegaard écrivait ceci dans son journal à la même date : « Ces jours-ci, Søren est peut-être plus déprimé que jamais par la méditation, principalement presque fou. Un voyage d'agrément... n'a servi absolument à rien, à en juger par ces derniers jours, où son état a été assez grave. »

Cet exemple est instructif. Au total, on peut dire que les Diapsalmata constituent, sous une forme aphoristique, des fragments de l'histoire intime de Kierkegaard dans ses années de jeunesse. Au cours de ces années, Kierkegaard a beaucoup réfléchi sur la nature et la cause de sa mélancolie. Il dit par exemple dans son journal, que ce dont il souffre, c'est de ce que les moines du Moyen Âge appelaient *acedia*. Il dit aussi que son père souffre de la même maladie, qu'il appelle le calme désespoir, terme qui a beaucoup impressionné Kierkegaard. « Où mon père a-t-il

trouvé ces mots? » — se demande-t-il. Dans un autre passage Kierkegaard parle simplement de spleen. Il y a quelques années, le psychiatre danois bien connu Hjalmar Helweg a écrit un grand ouvrage, qui malheureusement n'est pas traduit, sur la psycho-pathologie de Kierkegaard. Helweg considère que celui-ci était un manio-dépressif. Il s'efforce de montrer, à l'aide du journal, que l'humeur de Kierkegaard a passé par des alternatives de dépression et d'excitation sans causes extérieures et rationnelles. Dans les années 1836-1839, il a eu notamment de grandes périodes de dépression.

Quand on a ainsi analysé la personnalité de l'esthéticien A..., on ne comprend pas du tout qu'on ait pu l'identifier avec l'autre esthéticien, Johannes le Séducteur. Celui-ci est, à bien des égards, presque le contraire du premier. Le Séducteur aime la vie. C'est un homme fort et actif. Il est toujours à la chasse du plaisir, il aime la femme, le vin et l'art. Comment se fait-il que Kierkegaard ait réuni ces deux personnages si différents, le mélancolique et le jouisseur, dans la même catégorie : celle des esthéticiens? Cette question nous a conduit à analyser de près le sens du stade esthétique. Mais il faut que nous bornions ici à donner brièvement notre conclusion.

La conception que Kierkegaard se fait du « stade esthétique » peut être caractérisée comme négative par rapport au stade éthique et au stade religieux. Ce qu'il y a de commun pour les esthéticiens, c'est qu'ils se tiennent en dehors de la vie éthique, de la vie sociale avec ses obligations et ses devoirs, et en dehors de la vie religieuse, des rapports avec Dieu. Dans la langue moderne, on peut dire que le stade esthétique est a-éthique et a-religieux. Selon Kierkegaard, il y a différents types d'esthéticiens, les trois plus caractéristiques étant symbolisés par ces figures légendaires : Don Juan, Faust et Ahasvérus. Ce qu'ils ont de commun, c'est qu'ils sont tous trois en dehors de la vie éthique et de la vie religieuse. Mais entre eux, ils sont différents. Don Juan représente la jouissance, Faust : le doute, Ahasvérus : le désespoir. Pour Kierkegaard, ces trois figures ne constituent pas seulement des types historiques, elles sont des types humains qui se rencontrent également de nos jours et l'on peut, dans la vie réelle, trouver des personnes qui leur ressemblent d'une manière plus ou moins complète. Il semble que Kierkegaard ait de bonne heure conçu l'idée des trois principaux types d'esthéticiens. Dans le Journal, il écrivait par exemple en mars 1836 : « Les trois grandes idées (Don Juan, Faust et Ahasvérus) représentent pour ainsi dire la vie en dehors de la religion sous ses triples tentatives, et c'est seulement quand, dans l'existence, ces idées se manifestent dans l'individu et deviennent médiatees, qu'apparaissent la vie morale et la vie religieuse : ainsi, mon point de vue sur ces trois idées est en rapport avec ma conception dogmatique. » On voit ici les trois types de l'esthétisme et on voit également le stade esthétique placé avant le stade éthique et le stade religieux.

A notre avis il n'est pas douteux que Kierkegaard rattache son

(*) HJALMAR HELWEG : Søren Kierkegaard. En psykiatrisk Studie. Copenhague, 1933.